

Georg Lukács

*Intervention
au débat philosophique
du cercle Petőfi.
Extrait (15 juin 1956).*

Traduction de Jean-Pierre Morbois



A handwritten signature of Georg Lukács in dark ink on a light-colored background. The signature is written in a cursive style and reads "Georg Lukács".

Georg Lukács (1885-1971)

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :
Rede in der philosophischen Debatte des Petöfi-Kreises, am 15. Juni 1956 (Auszug).

Il occupe les pages 593 à 602 du recueil *Schriften zur Ideologie und Politik* [Écrits sur l'idéologie et la politique] (Luchterhand, Neuwied und Berlin, 1967). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Le texte originel hongrois (*Részlet Lukács Györgynek a Petöfi-Kör filozófiai vitáján tartott beszédebol*) a été publié à dans : *Filozófiai Értesítő*, cahier 4 (1956), pp. 148-151.

Tout texte doit toujours être replacé dans son contexte historique. Aussi la date de cette intervention est-elle importante pour sa compréhension. Staline est mort le 5 mars 1953. Imre Nagy, qui avait été proche de Boukharine, est nommé premier ministre le 4 juillet 1953 en remplacement du stalinien Mátyás Rákosi, lequel reste cependant premier secrétaire du parti. Nagy est destitué le 18 avril 1955 au profit de András Hegedüs. Le XX^{ème} congrès du PCUS se tient du 14 au 25 février 1956, avec, le dernier jour, le rapport secret de Khrouchtchev. Pendant la période de dégel, des manifestations obtiennent le 26 mars 1956, la réhabilitation de Lázló Rajk (1909-1949) victime d'un procès stalinien. Au sein du cercle Petöfi, créé par la DISZ¹ s'organisent des discussions où s'expriment des voix dissidentes. À la date de la communication de Lukács, le 15 juin, Rákosi est toujours premier secrétaire. Il sera remplacé par Ernő Gerő le 18 juillet 1956. Les événements de Pologne et de Hongrie n'auront lieu qu'en octobre 1956. Budapest se soulève le 23 octobre. À cette occasion Imre Nagy sera nommé premier ministre, le 24 octobre, et János Kádár premier secrétaire le 25. Lukács fera partie du gouvernement Imre Nagy, tandis que János Kádár fera appel à l'armée soviétique qui intervient le 4 novembre.

¹ *Dolgozó Ifjúság Szövetsége*, Union de la jeunesse travailleuse, organisation de masse du parti au pouvoir.

Intervention au débat philosophique du cercle Petőfi
Extrait (15 juin 1956).

Si nous considérons la situation postérieure au XX^{ème} congrès du PCUS, tout semble dans l'abstrait comme si la diffusion du marxisme à l'échelle planétaire n'avait jamais eu de telles perspectives qu'après le XX^{ème} congrès. Le XX^{ème} congrès comporte des possibilités enthousiasmantes – non seulement pour une courte campagne de diffusion, non, mais si j'ose dire, pour la matérialisation de ces possibilités du marxisme qui ont maintenant été libérées et qui vont à nous tous – je pense en l'occurrence à la jeunesse et pas à moi – combler notre vie. Cet événement doit nous remplir d'émotion et d'enthousiasme. De puissantes possibilités sont devant nous, mais – et c'est là que l'on voit l'envers de la question – comment se présente la situation du marxisme, actuellement, en Hongrie ? Camarades, ne le prenez pas mal – il s'est déjà avéré, par quelques citations, que je suis un homme relativement *cash* et sincère – si je vous exprime très ouvertement mon opinion ! J'ose l'affirmer : le marxisme n'a, dans l'opinion publique du pays, jamais été dans une situation plus précaire qu'aujourd'hui. J'ose l'affirmer : Aujourd'hui, la situation du marxisme est pire qu'à l'époque d'Horthy.² Pourquoi ? Parce qu'à l'époque d'Horthy, un groupe d'hommes, même s'ils étaient peu nombreux, risquaient leur vie pour se procurer un ouvrage de Marx ou de Lénine ; parce qu'à l'époque d'Horthy, une partie de l'intelligentsia regardait le marxisme avec stupeur, avec haine, mais aussi avec une certaine peur, avec le sentiment qu'il pouvait y avoir dans ces œuvres quelque chose d'effrayant, quelque chose d'éventuellement dangereux, mais peut-être néanmoins de bon, et donc avec un certain respect.

² Miklós Horthy (1868-1957), chef, en tant que « régent du royaume », du régime autoritaire hongrois, du 1^{er} mars 1920 au 15 octobre 1944

Les 7 à 8 dernières années ont anéanti ce bon état d'esprit – j'ose ajouter : non seulement dans l'intelligentsia qui est en dehors du Parti, mais aussi chez une part de l'intelligentsia du Parti. Certes, cela ne sera jamais avoué ouvertement, mais seulement de manière hypocrite et secrète.

Permettez-moi l'illustrer la chose par une anecdote qui est peut être bien connue de beaucoup d'entre vous ! Un étudiant passait une épreuve de Marxisme-Léninisme. C'est un garçon talentueux, il a parfaitement réussi son examen, il a pu répondre à chaque question – et obtint tout naturellement la note 5³ – et lorsque ses collègues, dehors, dans le couloir, le félicitèrent, il eut un geste de dénégation et dit : « Mais c'est quoi, ce Marx ? de la pure idiotie, la seule chose qui vaille la peine, c'est de lire Heidegger et Huxley. » C'est cela que nous avons obtenu par un certain type d'éducation marxiste dont on peut dire que ses erreurs sont parallèles à notre mauvais développement industriel. Je n'en parlerai pas ici en détail ; chacun sait cependant que le management unilatéral de la production, uniquement quantitatif, a eu des conséquences catastrophiques que, comme je l'ai dit, je n'énoncerai pas ici, et comme je ne suis pas un spécialiste, je n'ai pas non plus besoin d'entrer dans les détails. Dans le domaine idéologique aussi, nous avons soudain commencé à produire à la chaîne des philosophes sans aucun savoir véritable, sans culture – et ici, en ce lieu, je n'incrimine pas chacun de ces philosophes, mais le régime qui a produit ces philosophes. Beaucoup de jeunes se plaignent qu'ils n'ont pas de temps. Mais pourquoi n'ont-ils pas de temps ? Parce que ceux qui les avaient éduqués pour en faire des philosophes n'ont pas jugé utile qu'un philosophe dispose aussi d'un savoir positif. Je me réfère à nouveau à mon expérience. J'ai entendu à cet égard des plaintes de nombreux intellectuels. Même ces membres

³ C'est-à-dire dans le système scolaire hongrois la meilleure note.

du Parti qui se trouvent au niveau d'enseignement du Parti relativement le plus élevé, qui prennent part à ce qu'on appelle l'étude individuelle, doivent beaucoup se battre pour qu'il leur soit permis de lire en entier, dans ce contexte, le premier tome du *Capital*. Il se peut que ce ne soit plus le cas aujourd'hui. Mais il y a quelques années, l'étude individuelle consistait, quand on était philosophe, à devoir lire l'*Anti-Dühring* de la page 40 à la page 70, et Feuerbach de la page 80 à 85, etc. et pour rien au monde on n'exhortait, dans ce contexte, à lire un ouvrage en entier.

Il est clair, chers camarades, que si nous avons de cette manière produit des philosophes à la chaîne, ils ne peuvent alors avoir aucun savoir important, mais en eux – honneur soit rendu aux exceptions peu nombreuses – il n'y avait pas non plus de soif de connaissance, d'autant que le marxisme qui leur était enseigné leur assignait uniquement pour tâche de trouver la citation de Lénine ou de Staline adaptée à la question d'actualité, pour à chaque fois faire émerger le « politiquement correct » ; en réalité, cela voulait dire former de cette manière les gens à la lecture du marc de café. Permettez-moi dans cet ordre d'idée de raconter une histoire qui s'est produite il y a environ 25 ans en Union Soviétique. Quand je suis arrivé en Union Soviétique se déroulait justement un débat économique au sujet des œuvres de l'économiste menchevik Roubine.⁴ La question m'a beaucoup intéressé et j'ai interrogé une de mes connaissances,

⁴ Isaak Ilitch Roubine (1886-1937) économiste russe spécialiste de la théorie de la valeur dans le marxisme. Dans les années 20, il est chargé de recherche à l'Institut Marx-Engels, où il se lie d'amitié avec David Riazanov (1870-1938). L'un et l'autre seront victimes des purges staliniennes. À la fin des années 20, il enseignait à l'Institut du Professorat rouge, chargé de former des professeurs de sciences sociales. Il publie en 1928 son ouvrage majeur : *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*. Paris, Syllepse, 2009. Il est attaqué en 1931.

un jeune communiste hongrois, qui avait été autrefois auditeur de ce qu'on appelait *le professorat rouge*. Il m'a à ce propos raconté que le camarade Varga ⁵ avait certes critiqué à juste titre les conceptions droitières de Roubine, mais qu'il avait en l'occurrence commis une erreur gauchiste qu'un quelconque camarade Ivanov avait rectifiée, tandis que lui etc... Et lorsque je demandai finalement au camarade en question : tout cela est fort intéressant, mais j'aimerais savoir quels sont ces problèmes économiques sur lesquels portait la controverse, ce camarade n'a pas pu me donner de réponse. Il pouvait naturellement énumérer toutes les erreurs de droite et de gauche qui avaient été exprimées pendant cette discussion, et il pouvait sans doute correctement les distinguer selon la ligne du parti en vigueur à l'époque, mais quant au cœur proprement dit de la discussion, il n'avait posé aucune question. C'est là que le bât blesse, c'est là que gît le lièvre – à savoir dans la question du rapport que nous avons avec l'intelligentsia. Le camarade Jánossy ⁶ a parlé très justement d'une certaine adaptation. Mais l'adaptation n'existe pas seulement chez les physiciens. Elle concerne bien davantage l'ensemble de notre science : à savoir que les individus s'en tiennent fermement,

⁵ Eugène Varga (1879-1964), un des plus importants économistes marxistes, commissaire du peuple et président du conseil supérieur économique pendant la République Hongroise des Conseils (1919). Il s'établit ensuite en Union Soviétique. De 1927 à 1947, Directeur à Moscou de l'Institut d'Économie Mondiale et de Politique Mondiale, membre de l'Académie des Sciences de l'URSS. Il connaît une période de disgrâce entre 1947 et 1956. *cf.* son ouvrage de 1935 *La crise, économique, sociale, politique*, précédé d'une longue introduction de Jean Charles et Serge Wolikow, Paris, Éditions Sociales, 1976.

⁶ Lajos Jánossy (1912-1978), Savant hongrois en physique nucléaire, fils de Gertrud Borstieher, épouse de Georg Lukács. Il suit ses parents en exil en 1919. Après des études à Vienne et Berlin, il travaille successivement à Berlin, Londres et Dublin, et ne rentre en Hongrie qu'en 1950, où il exerce des activités de recherche et d'enseignement. Il fut vice-président de l'Académie et Sciences et membre du comité central du Parti au pouvoir.

quoi qu'il en soit, à leur conception en matière de sciences humaines, positiviste ou autre, et se trouvent ces deux ou trois citations de Staline – ce n'est pas si difficile – qui rendent leur opinion acceptable pour la bureaucratie en place, et c'est ensuite cette opinion qu'ils mettent finalement en pratique. Ce qu'ils font maintenant, personne ensuite ne s'en enquiert plus. Ceci endommage pourtant la crédibilité du marxisme aux yeux de l'intelligentsia, et je crois que maintenant résonne de manière bien moins paradoxale ce que j'ai dit auparavant, à savoir que nous nous trouvons dans une situation extrêmement défavorable et difficile. Nous nous trouvons dans une situation bien plus difficile qu'en Union Soviétique. Certes, l'évolution en Union Soviétique a indubitablement souffert de régressions du fait du dogmatisme de l'époque de Staline. Nous ne devons cependant pas oublier qu'il y avait là-bas un groupe relativement vaste qui avait du stalinisme une connaissance tout au moins directe. Chez nous en revanche, c'était comme on dit en histoire du droit d'une certaine scolastique : *glossant glossarum glossas*, c'est-à-dire que l'on glose sur des gloses de gloses. C'est aussi ce qui s'est passé en Hongrie et de ce point de vue, nous avons été dans les faits un pays éminent du stalinisme.

Camarades, n'oublions pas que je ne suis pas en mesure, et je n'en ai pas non plus l'intention, de relire de vieux journaux. Mais si nous nous reportons cependant quelques années en arrière, nous trouverons des textes qui exprimaient combien nous étions fiers de prendre place à la pointe du stalinisme. Aujourd'hui, nous devons naturellement l'oublier, et l'ennemi hausse la voix si quelqu'un prétend par exemple avoir peut-être cependant trouvé une citation de ce genre. J'avoue, camarades, que je ne suis pas suffisamment philologue et c'est pourquoi j'affirme seulement maintenant le fait que c'est nous, les Hongrois, qui avons dans le monde entier le plus à

faire dans la situation actuelle. C'est nous qui devons le plus combattre pour restaurer la réputation du marxisme, écarter la haine accumulée contre le marxisme, pour réveiller la confiance envers le marxisme.

Nous ne pouvons pas édifier le socialisme et la culture socialiste si nous ne pouvons pas convaincre notre intelligentsia que l'emploi du matérialisme dialectique et historique est nécessaire à chacun dans son domaine, non seulement de notre point de vue, mais aussi du point de vue de son propre travail. C'est cet énorme travail qui nous attend maintenant, et si j'ai commencé par critiquer sévèrement, je ne l'ai pas fait par pessimisme, mais pour faire sentir à chaque marxiste honnête cette énorme tâche qui l'attend – cette ferveur qu'insufflent les possibilités, créées par le XX^{ème} congrès, de remédier par un travail obstiné et enthousiaste ces erreurs qui précisément sont les conséquences d'une évolution de 7-8 ans. Cela ne va pas réussir du jour au lendemain. Ce n'est pas non plus par un discours et par une humeur enthousiaste que cela peut être mis en ordre. Cela nécessite un travail obstiné, patient, de nous tous, de chaque marxiste dans son domaine. Une condition préalable de ce travail obstiné, patient, c'est que chacun vérifie son paquetage et son équipement, qu'il vérifie dans quelle mesure il peut, dans sa spécialité, se confronter à un intellectuel de telle sorte qu'il puisse donner à ses questions des réponses réelles, et qu'il puisse lui montrer que ses problèmes peuvent être mieux résolus à l'aide du marxisme que sans le marxisme. Sans une telle propagande, on ne peut rien obtenir au monde. Je ne veux pas en venir à une certaine controverse philosophique. Néanmoins, derrière cette discussion philosophique, comme derrière l'époque dans son ensemble, il y avait ce problème que dans notre pratique générale, la propagande avait été dévorée par l'agitation et qu'ainsi, la mauvaise propagande a

tué la recherche scientifique. Nous devons comprendre que c'est là faire fausse route. Sans une bonne recherche, il n'y a pas de bonne propagande, et sans bonne propagande, pas de bonne agitation.⁷

Nous devons comprendre que le travail scientifique sur les problèmes du marxisme est, dans chaque domaine, la condition préalable pour que la propagande et l'agitation soient efficaces. Mais c'est à nouveau là que se trouve le rapport politique des problèmes du XX^{ème} congrès aux époques passées. Pendant la période stalinienne, j'ai vu dehors, en Union Soviétique, des affiches qui représentaient un train express dans lequel nous foncions vers le communisme, et je n'ai pas besoin de me référer à rien d'autre qu'à toutes ces œuvres de nombreux écrivains, en aucune façon dépourvus de talent, à la fin desquelles – dans les œuvres dépeignant le présent – la majorité des gens avait déjà un pied dans le communisme. Avant le XX^{ème} congrès, on n'était pas encore allé plus loin sur le sujet. Mais quelle est la conséquence ? qu'est-ce qui se cache là-dedans ? Si nous n'étions éloignés que d'un pas du communisme, alors cela signifierait que nous sommes, idéologiquement et moralement, totalement prêts pour le communisme. Je ne parle plus de la partie scientifique, comme je l'ai dit, car notre science a parfaitement traité tous les problèmes et nous utilisons maintenant les résultats scientifiques déjà existants, prêts, pour les appliquer dans chaque cas donné. C'est là que gît la racine idéologique du dogmatisme, de la « citatologie ».

En revanche, comment la situation se présente-t-elle en réalité ? Il y a plus de 50 ans, peu de temps avant sa mort,

⁷ Sur la différence entre propagande et agitation, Plekhanov disait : « Le propagandiste inculque beaucoup d'idées à une seule personne ou un petit nombre de personnes; l'agitateur n'inculque qu'une seule idée ou qu'un petit nombre d'idées; en revanche il les inculque à toute une masse de personnes »

Engels écrivait quelles étaient les tâches énormes auxquelles les marxistes étaient confrontés, qu'ils devaient traiter tous les problèmes de l'historiographie, de la science de la nature, de la logique etc. Et dans une autre lettre à la même époque, Engels tourne en dérision ces jeunes marxistes pour lesquels, à leur avis, le matérialisme historique sert à ce que l'histoire n'ait plus besoin d'être étudiée. Entretemps, le prolétariat a pris le pouvoir. Les conditions matérielles préalables sont nées permettant au marxisme d'investir les sciences réelles, comme l'ont demandé à maintes reprises Engels, et plus tard aussi Lénine dans les *Cahiers Philosophiques*.⁸ L'énorme culpabilité historique du stalinisme consiste en ce que, non seulement il a laissé cette extension scientifique en friche, mais qu'il l'a au contraire fait régresser, Staline a précisément inhibé ces tendances qui auraient été capables d'une telle extension du marxisme. Si nous examinons toutes les sciences du point de vue de ce qui nous intéresse directement, nous devons être bien au clair à ce sujet : il n'existe pas encore aujourd'hui de logique marxiste, pas d'esthétique marxiste, pas d'éthique marxiste, pas de pédagogie marxiste, pas de psychologie marxiste etc. Cela ne veut naturellement pas dire que nous devons construire ces sciences à partir de rien. Sans les grands travaux des classiques, sans le traitement d'innombrables questions des bases méthodologiques jetées par les classiques, nous ne pouvons avancer d'un pas. Mais cela ne veut pas dire, par exemple, que si nous rassemblions toutes les affirmations de Marx, Engels, et Lénine sur l'esthétique (pour parler de ma spécialité) – alors dans ces formulations serait déjà contenue toute l'esthétique marxiste. Sans ces formulations, nous ne pouvons certes pas construire une esthétique, mais notre génération doit construire maintenant cette science de l'esthétique. Cela vaut

⁸ V. Lénine, *Œuvres*, tome 38. Moscou, Éditions du Progrès, 1971.

naturellement aussi pour les autres sciences. Cela ne doit, camarades, décourager personne. Bien au contraire : je ressens profondément quelle responsabilité nous incombe ici, non seulement devant les prolétaires de tous les pays, mais aussi devant l'humanité toute entière. L'histoire nous assigne des tâches énormes et grandioses. Nous devons en tirer du courage et de la ferveur : ce ne sont pas des individus, mais l'ensemble des marxistes éveillés et menés vers le vrai marxisme par le XX^{ème} congrès qui va maintenant créer la totalité des sciences marxistes – non pas dans l'espace de trois mois ou d'une année, mais par le travail de toute une génération.

Mais cela fait surgir, du point de vue de la situation concrète du marxisme, de nombreux exemples et problèmes concrets. Parmi tout cela, j'entends à nouveau notre rapport à cette intelligentsia interne au Parti, mais en partie aussi à l'intelligentsia externe au Parti, qui est éloignée du marxisme. Je crois que si nous mettons fortement l'accent sur la vraie recherche marxiste et cherchons les véritables problèmes, si nous les détectons derrière les faits, et collaborons avec cette intelligentsia, nous n'apparaîtrons pas devant eux comme si nous avons monopolisé la sagesse du monde. Que s'ils demandent comment il faut apprécier Piero della Francesca, nous ne répondions pas comme un marxiste qui entend ce nom pour la première fois, que celui-ci était un idéologue de la petite bourgeoisie de Sienne (bien qu'il ne soit pas du tout originaire de Sienne).

C'est avec cette méthode, camarades, que nous devons radicalement rompre. Il n'est pas exclusivement question ici du développement du marxisme, mais en premier lieu de la conquête d'une confiance envers le marxisme. Sur ces questions, nous devons collaborer avec l'intelligentsia honnête et sérieuse, parmi laquelle je ne compte pas seulement

les sommets de l'intelligentsia, mais aussi les nombreux ingénieurs qui travaillent dans les entreprises, chez lesquels se posent des problèmes de planification et des questions économiques, ou les étudiants. Il y a des masses importantes qui précisément par cette méthode peuvent être gagnés au marxisme et qui doivent être gagnés. Il est par ailleurs question, ce qui en fait évidemment partie, de démocratisation et de la possibilité de discussion. En tant que membre du présidium de l'Académie des Sciences, je peux dire que je ne sais plus depuis combien d'années déjà nous devons avouer, à notre grande honte, qu'un esprit de discussion vivante ne s'est établi pas ni dans une discipline ni dans une autre. Je vais tout de suite aborder cette honte. Pourquoi un tel esprit ne s'était-il pas constitué ? Nous devons être au clair sur le fait qu'avant le XX^{ème} congrès, aucune discussion n'était possible. Nous l'avons toujours dit : il doit y avoir de la discussion, et permettez-moi maintenant de rapporter une citation anonyme, qui a été formulée à l'occasion d'une discussion dans une institution relativement sérieuse. J'y ai entendu que les controverses devaient en soi être approuvées, les gens devaient seulement dire où le bât les blesse, et ensuite nous pourrions dûment leur taper sur la tête. Dans ces conditions, il ne peut pas y avoir de discussion, car nous ne pouvons pas croire que les intellectuels sont des idiots. Vous ne m'avez pas entendu répéter cette citation, parce que, comme membre discipliné du Parti, je n'en ai pas encore parlé jusqu'à maintenant. Je dis malgré tout comme Lénine que les classes sociales ne peuvent pas être trompées. Ces intellectuels savaient fort bien que des discussions sont impossibles, et il est maintenant de notre devoir de faire vivre pas à pas des discussions véritablement concrètes dans tous les domaines de la science, de l'art, et de la littérature.

Pour finir, je voudrais encore parler d'une troisième question, à savoir d'un danger dont je ne vois les signes qu'ici ou là. Je considère cependant qu'il n'est pas inutile d'attirer sur elle l'attention des camarades.⁹ Il s'agit de ce que le XX^{ème} congrès mette véritablement la méthode léniniste à la place de la méthode stalinienne. C'est vraiment la méthode léniniste qui doit pourtant être mise à sa place. Pour le dire à nouveau avec ma brutalité bien connue : On peut de Lénine faire tout autant de citatologie et de dogmatisme que de Staline. Et même si cette tendance se présente isolée chez nous comme au plan international, je suis convaincu qu'il y a des forces et des tendances qui veulent aussi pousser le XX^{ème} congrès dans cette direction. C'est notre devoir de communistes qui nous engage comme philosophes et intellectuels travaillant dans le marxisme à lutter tout de suite, d'emblée, contre cette tendance. Car le XX^{ème} congrès ne conduira aux succès vraiment grands, atteignables grâce à lui, que si nous retrouvons l'esprit de Lénine, la dialectique léniniste, la méthode léniniste.

Pour ne donner qu'un exemple : j'ai parlé tout à l'heure des philosophes produits à la chaîne. La maxime « Mieux vaut moins, mais mieux »¹⁰ fut, en premier lieu dans le domaine économique, la recommandation testamentaire de Lénine. Le travail culturel à la chaîne est profondément contraire au

⁹ Inquiétude prémonitoire de Lukács. L'avenir montrera que Khrouchtchev, qui fut un fervent stalinien, ne critiquait Staline que pour stabiliser son système sans vraiment le réformer. Dès avril 1957, Lukács écrivait que la réaction contre l'œuvre de Staline « se présente, dans le monde bourgeois, mais aussi à maints égards dans les pays socialistes, comme une révision de la doctrine professée par Marx et Lénine. » (Avant-propos à *La signification présente du réalisme critique*, trad. Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, 1960, p. 11.)

¹⁰ In V. Lénine, *Articles de 1923*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1952, p. 32. Article écrit à l'occasion du XII^{ème} congrès du Parti Communiste de Russie et publié dans la *Pravda*, n°49, 4 mars 1923.

léninisme, à toute la méthode de la philosophie de Lénine. Notre tâche la plus importante, c'est de retrouver dans les faits la méthode léniniste, grâce à Lénine de redécouvrir Marx et Engels, et à travers eux toute l'évolution et l'histoire de la culture mondiale. Nous pourrions alors aussi chez nous, en Hongrie, matérialiser ces possibilités grandioses que nous offre le XX^{ème} congrès ; mais si toutefois nous nous montrons faibles, si les forces qui, du Léninisme, veulent faire un Stalinisme en en changeant le signe devaient vaincre, alors le XX^{ème} congrès se perdrait dans les sables, de même que la grande initiative du VII^{ème} congrès du Komintern n'a pas conduit à ces beaux succès que l'on pouvait à bon droit en attendre en 1935. J'espère que le XX^{ème} congrès ne prépare pas une déception de la sorte, que nous sommes maintenant effectivement parvenus au seuil d'une nouvelle et grande floraison du marxisme et du mouvement ouvrier marxiste.

